

SUR L'UTOPIE, L'ESPOIR ET LA TRANSFORMATION SOCIALE:  
anarchie et révolution dans le monde moderne.

Stephen Schecter.

La vie est plate et morne, et même lorsqu'on réussit à voler quelques heures de bonheur à l'engrenage de l'ordre établi, on reste vaguement déçu. Oui, la révolution, même la révolution anarchiste, sera sans doute au-dessous de ses promesses. Là d'ailleurs est le vrai problème: ce n'est pas que la perspective anarchiste soit trop utopique mais plutôt que l'utopie elle-même s'avérera décevante. Qui aimera faire la vaisselle le lendemain de la grande bouffe, ou peut-on penser que les vibrations révolutionnaires rendraient la tâche agréable? Kropotkine a tenté d'esquisser le problème, d'explorer des solutions possibles, mais la question demeure, suffisamment entière.

Peut-être cependant, l'avons-nous mal posée. Héritiers de la Renaissance, nous avons transporté le paradis céleste sur la terre promise, mêlant le bonheur à la révolution, et accordant à cette dernière le statut particulier de moteur de l'histoire. Et si ce n'était pas le cas? Si l'utopie n'était ni gratifiante, ni utilitaire, est-ce que tout le projet s'écroulerait? L'utopie exige-t-elle une mission? La révolution exige-t-elle des militants? Et sinon, quel sens y a-t-il à parler de l'utopie, de la révolution, bref de l'anarchisme?

Et y a quelques années, au colloque de Venise sur l'auto-gestion, Nico Berti a avancé l'idée que l'anarchisme sera toujours un projet plus grand que sa pratique. Cette idée, formulée de manière ambiguë, souligne quand même un point important: l'utopie n'a pas de fin, la révolution est forcément permanente, le vécu du moment ne peut pas abolir l'histoire. Pourtant, l'utopie a toujours oscillé sous l'attraction de ses pôles contradictoires, offrant à ses créateurs et à ses croyants la vision d'un monde autre et néanmoins pareil. D'un côté, l'ordre nouveau, l'apogée de la rationalité, le domaine de l'unicité, le royaume de l'amour; de l'autre, le grand refus, l'espoir tendu, le rêve abolissant les propriétés du temps qui s'ouvre à la multiplicité infinie de l'expérience. Platon, Jésus-Christ, Thomas More, Giordano Bruno, William Godwin, Jean-Jacques Rousseau, Karl Marx, Charles Fourier, Henry Thoreau: les grands mecs de la pensée utopique dont la réalisation dans l'histoire nous révèle un tableau assez sombre: la dictature de la polis, la manipulation

de l'Eglise, l'intransigeance de la Réforme, l'insatiabilité de la Terreur, la corvée inlassable du socialisme moderne, la banalité décevante de l'Amour Romantique. Et, à côté, les premiers chrétiens, les alchimistes, les anabaptistes, les nivelleurs, la foule, les sans-culottes, les ouvriers. Quel lien y a-t-il entre la révolte et la révolution qui dévore ses enfants, entre l'utopie et la restauration du monde qu'elle dénonce?

Probablement aucun, l'effort pour tisser de tels liens ne résistant pas à l'examen empirique minutieux et pourtant, la lueur d'un soupçon demeure, devant un monde devenu de plus en plus intolérable et injustifiable. Il ne s'agit pas de penser que le Christ mène nécessairement à l'Eglise Catholique, ni que Marx est le père de l'U.R.S.S., ni que le délire de Rousseau a engendré le jacobinisme de la révolution moderne. Il s'agit plutôt de voir dans les courants de la pensée utopique une tendance commune et séduisante dont le danger s'accroît au fur et à mesure que l'aventure devient amoureuse. Car les rêves utopiques de l'humanité semblent hantés soit par la récupération loyaliste, soit par la flambée savanaroliste et ceux qui en souffrent dépassent de loin, en nombre, ceux qui les ont conçus. La révolte des paysans allemands, attisée par le feu anabaptiste, succombait à la passion de Münster bien avant qu'elle fut écrasée par les milices d'un autre pouvoir, déjà en voie de réforme. Et qui a payé la note du puritanisme de Milton et de Cromwell sinon les "diggers" du Long Parlement? Qui a calmé l'ardeur de Lénine, le zèle de Trotsky, sinon les marins de Cronstadt, succombant aux mains du gouvernement qu'ils avaient auparavant défendu?

On pourrait, bien sur, évoquer le détournement des projets initiaux, la manière cachée et inédite dont ils étaient empêtrés dans les attrait du pouvoir. Mais demeure également la dimension du projet qui dénonçait l'ordre établi et promettait un ordre nouveau, l'"ordo novarum et rarum", cette dimension qui avait le pouvoir d'agiter l'humanité, pleine d'espoir. Quelle liaison dangereuse impliquant toujours que l'alternative tant désirée se manifeste dans un nouvel ordre, transformant toujours la soif d'inconnu en réforme du vécu, l'aventure en retour éternel. C'est ainsi que chaque utopie se révélait une véritable oeuvre au noir, sa version anarchiste risquant également de ne guère se distinguer de son antécédent al-

chisme. A moins, bien sur, qu'on ne commence à chercher l'utopie non pas à la marge de la civilisation mais dans son coeur.

Nous avons habituellement considéré l'utopie comme la propriété du millénarisme, vouée forcément à l'échec ou à la domestication par le pouvoir qu'elle critique. L'utopie appartenait au royaume du rêve comme l'anarchisme au royaume de la nuit dont elle porte les couleurs et ce, malgré les efforts de Kropotkine pour démontrer que l'anarchisme, et seul l'anarchisme parmi les courants socialistes, repose sur une base scientifique. Certes, ce qui frappe dans sa pensée, c'est l'essai de lier une réflexion rationnelle sur un possible "autre", aux valeurs humaines qui devraient régner sur cet "autre". Dans ce sens, il avait raison de fonder une économie politique anarchiste sur la consommation et non pas sur la production, opposant au socialisme un ensemble de rapports sociaux qui répondent aux besoins humains, partiellement saisissables et partiellement inconnus. Mais le problème était double. D'une part, en entourant l'anarchisme de l'aurore scientifique, on a reproduit le schéma selon lequel cette utopie séculaire apparaît néanmoins comme l'arc-en-ciel après l'orage. Bien sur, il fallait esquisser les contours possibles d'une société autogestionnaire; il le faut encore, autrement on ne reproduit que les sottises de l'accumulation primitive et des comptabilités nationales, sans parler des comptables qui ont marqué les révolutions socialistes de notre siècle. Cependant, le projet ainsi conçu garde une saveur très dix-neuvième: la révolution qui se justifie au nom de la science, la vie réelle dont il faut s'approprier et qui demeure ailleurs, le but de l'histoire, de la pratique militante, de la réflexion imprégnée de modèles théoriques, etc. Entre temps, la vie continue, le monde tourne et rien ne change. Serait-ce que ce projet utopique s'inscrit toujours dans le quotidien et que tenter de l'enlever de son habitat naturel comme un tiré-à-part, ne fait que le rendre étranger à ceux qui le connaissent intimement? N'est-ce pas là un des grands pièges de la pensée révolutionnaire du siècle précédent dont nous sommes les héritiers, que de concevoir la transformation sociale comme une transcendance commandée par l'histoire, justifiée par la science, exigée par le militantisme? C'est un "package-deal" conceptuel et pratique dont les morceaux sont interchangeables. Ceux qui ne s'inscrivent pas dans l'ordre

sont relégués au domaine de l'utopie, (l'anarchisme, le marxisme libertaire, etc.), le reste servant à raffiner l'ordre qu'on vise à bouleverser, (le socialisme scientifique et sérieux), le tout partageant le même univers discursif, le monde et son miroir.

D'autre part, lorsqu'on tente de spéculer sur l'organisation d'une société à l'échelle humaine, on se heurte d'emblée aux difficultés que pose toute théorie des besoins. D'un côté, nos besoins sont éminemment contradictoires; de l'autre, nous ne sommes pas des êtres n'ayant que des besoins, nous avons également des désirs, et des désirs souvent contradictoires. Sans doute, la société qui nous entoure n'a-t-elle aucun lien organique avec les gens qui y habitent. Les grands centres urbains ne peuvent jamais appartenir à ceux qui les ont construits ou qui y travaillent et s'y promènent. Ils sont le reflet parfait du capital auquel ils servent. Seuls les marchandises et ceux qui les manipulent peuvent s'y sentir à l'aise. On pourrait facilement concevoir un autre type d'habitat qui serait plus conforme aux besoins de l'espèce d'une vie comportant un minimum de sociabilité. La question qui peut nous intriguer, c'est pourquoi ne l'avons-nous pas conçu? Est-ce parce que nous préférons la solitude dans la foule à une vie de bon voisinage? La drague dans une ville publicitaire est-elle plus excitante que le hasard des rencontres dans les cafés communautaires qui entrelacent lieux de résidence et de travail? Peut-on vraiment dire que nous, qui avons créé ce monde, n'y voyons aucun de nos besoins satisfait? En d'autres termes, peut-on vraiment dire que nous sommes aliénés?

L'avantage du concept d'aliénation, c'est qu'il nous donne un critère au moyen duquel nous pouvons critiquer et dénoncer l'ordre social dominant. Son désavantage, c'est que cette critique se fait au nom de critères qui restent en dehors de la société, voire même de l'histoire, et demeure une critique morale, philosophique, ontologique, immergée dans la transcendance. Marx, dans la perspective de l'aliénation, a perçu et a exploré le fétichisme qui caractérise la société capitaliste mais, ironie du sort, cette même perspective l'a empêché d'aller plus loin et d'analyser la manière dont nous construisons ce fétichisme, l'étendue de notre

complicité dans l'affaire. Le fétichisme, vu comme la création du capital, est devenu fétiche à son tour, masquant les besoins qui nous amènent chaque jour, génération après génération, à le reproduire et à le recréer à neuf.

Bakounine avait saisi cela. C'est pourquoi il a étudié longuement la question religieuse. Après tout, une fois Dieu inventé, fétiche suprême, l'argent prend le caractère d'un jeu d'enfant. Ce qui importe, c'est notre capacité ainsi que notre besoin de réifier. D'où vient ce besoin et quel espoir cette capacité nous laisse-t-elle d'y échapper? Bakounine parlait de l'étonnement des humains devant l'univers, de la solitude et de la terreur qu'inspirent la multitude d'évènements que nous ne pourrions jamais comprendre, même avec l'aide de la science. Il est curieux cependant, que la contemplation de l'infini produise un tel effet, à moins qu'il ne corresponde à l'angoisse humaine que nous portons tous en tant qu'irréductible ontologique, signe de notre mortalité inévitable, vécue dès la naissance. Si face à la mort, nous ne désirons que le repos, si face à chaque fissure, séparation et rupture, nous reculons vers le commencement où tout nous semblait intégral, il n'est pas si inconcevable que devant l'univers sans fin, nous ayons créé Dieu et que nous ayons, à son image, tenté de façonner un monde. De l'extérieur et de l'intérieur, convergent des forces qui nous amènent toujours à détourner la réalité pour construire, dans la fuite, l'ordre du réifié. C'est pourquoi le monde paraît toujours à la fois réel et illusoire, un de ces imperméables qu'il ne faut jamais envoyer au nettoyage.

Pourtant, l'ontologie humaine n'est pas que régression. Elle porte également une composante qui échappe à la prévision et qui résiste à la répétition. Ancrée dans le langage qui en est le témoin et le serviteur fidèle, elle comprend notre capacité de créer ex nihilo, l'espace de liberté où nous jouons avec l'inconnu et choisissons l'imprévu. Ainsi, nous sommes des êtres tendus vers l'ordre et le bordel, prisonniers de la panique et maîtres de la curiosité, désirant à la fois l'aventure et la sécurité du connu. Déchirés entre Eros et Thanatos, nous oscillons entre l'utopique et le réifié, le recours au langage, à la pensée conceptuelle et aux pouvoirs d'invention et de transformation, frôlant toujours les deux domaines. Car les outils que nous employons pour transformer le monde, sont les mêmes que nous utilisons pour le reproduire. Extensions sociales de notre corps organique,

ils confirment le double caractère de notre statut ontologique, qui trouve sa correspondance dans la vie sociale. L'histoire donc, plus qu'une succession de luttes de classes ou de modes de production, se déroule comme un jeu où alternent le théâtre et le pouvoir. Les conséquences involontaires que Weber a perçues comme étant caractéristiques de l'action humaine, s'expliquent mieux ainsi: on visait à réformer le rapport entre Dieu et l'individu et cela s'est soldé par l'accumulation du capital, on voulait l'utopie et on s'est retrouvé avec la terreur, on revendiquait la transformation des rapports d'autorité dans une salle de cours et cela a fini par une grève de dix millions et des barricades dans la rue.

Les sociologues, entre autres, s'empressent d'expliquer les événements en référant chacun à celui qui le précède, sorte de quête thomiste de la cause principale. Mais si la vie se passe autrement? Si elle est à la fois régularité et désordre? Si nous cherchons à tout refaire, de fond en comble, et que nous en avons peur? Alors, il y a des choses qui s'expliquent et des choses qui ne s'expliquent pas, des choses prévisibles et des choses imprévisibles, et la vie peut être vue à la fois comme désir et pratique de l'utopie et comme son contraire. Dans cette optique, l'utopie se présente comme partie intégrante de la vie, se manifestant de mille et une façons différentes dans notre construction quotidienne de la réalité. Comme dans la trilogie d'Asimov, l'autre fondation ne se trouve pas au bout de la galaxie mais en son centre. Il ne s'agit que de bien lire les messages qui sont toujours hiéroglyphiques. Ainsi, l'anarchisme n'est pas seulement un projet constamment plus grand que sa pratique; la vie elle-même est l'anarchie et forcément plus large que l'anarchisme lui-même. Mais cette perspective implique la transformation de nos catégories traditionnelles de pensée et d'action: l'immanence et la transcendance, l'espoir et la domination, l'intransigeance à l'endroit du nouvel ordre et l'acceptation du déroulement lent et contradictoire de la vie telle qu'elle est.

Est-ce possible de croire que nous soyons au seuil du rejet non seulement d'un monde monstrueux mais de la critique transcendante qui est son miroir propre? Bien sur, on pourrait se demander où il faut en chercher les indices, mais il semble que personne, à l'exception peut-être de quelques technocrates délirants, ne croit plus au système, non plus qu'au

bla-bla des politiciens, des patrons ou des idéologues, cherchant à justifier, rassurer, expliquer pourquoi et comment le monde échappe désormais à tout contrôle. Par ailleurs, peu de gens pensent encore être délivrés du mal qui nous entoure par le grand soir révolutionnaire, aboutissement du militantisme ardu qui fera surgir le nouveau monde comme un phénix, des cendres de la lutte finale. C'est comme si nous avions appris que cette vie est tout ce que nous avons, pas grand chose et cependant, beaucoup. Pourtant, cette reconnaissance intransigeante du moment présent, de l'ici et maintenant, s'inscrit dans un processus contradictoire. La crise de la légitimation n'a pas empêché le processus de désublimation répressive de toucher des abîmes aussi impressionnants que funestes. Ce processus compte lui aussi sur le rejet du transcendant, mais l'immédiat qu'il favorise est aussi uni-dimensionnel que le transcendant rejeté, noyau de la société du spectacle qui s'efforce de nous distraire de la mort qu'elle organise et dans laquelle elle nous précipite. A l'opposé, demeurent une infinité de résistances qui se dressent partout dans la société, en partie complices, parfois violemment hostiles, toujours au-dedans même lorsqu'elles croient être au-dehors, sort inéluctable que même la version la plus anarchiste ne pourrait récuser, et non sans un brin d'humour.

Du développement de ces résistances, l'utopie moderne tire ses forces. Face à la société uni-dimensionnelle, elle soulève l'espoir immanement que quelqu'une ailleurs a déjà appelé l'espoir contre l'espoir, la capacité de vivre à l'encontre du courant au nom de la vie qui doit être différente. Rien d'autre. Cet espoir ne fait appel à aucun but établi d'avance qui se transforme en barème critique et en cause militante. Il émerge de la vie elle-même, de la conscience de son oppression intolérable, du souvenir des traces de pratiques plus honorables, plus décentes et des promesses que recèlent des rapports plus érotiques, plus reconfortants. Procédant de la praxis concrète, il reconnaît le caractère ambigu et contradictoire de la mémoire dont ressort l'espoir à double tranchant, à la fois répétition de l'ordre qui rassure devant le risque et incarnation des rêves archétypiques d'êtres désirant autre chose, comme le manifeste l'histoire de la révolte.

Ce principe d'espérance s'inspire de l'immanence qui comprend la transcendance. Semblable superficiellement à l'immédiat qui palpite à travers nos écrans quotidiens, cette position implique une double perspective simultanée: exiger la révolution aujourd'hui comme la revendication la plus simple et la plus naturelle et rester patient devant la multitude d'obstacles que nous érigeons en chemin, se détourner avec douceur et intransigeance de la voie trop bien tracée et comprendre que nos trajectoires, dans le temps et dans l'espace de notre phénoménologie commune, sont rarement pareilles. Nous revendiquons et pratiquons "l'autre", parce que nous n'avons pas le choix, parce que nous comprenons que la vie érotique et subversive, c'est comme ça, ça va ensemble et de toute façon, c'est plus agréable, sans entretenir l'illusion que nous finirons par avoir soit l'utopie, soit le bonheur. C'est un peu la situation des femmes par rapport aux hommes: ça peut être tellement beau, mais pour le moment, c'est comme ça, et on y va pareil. Et pas plus que l'amour d'aujourd'hui ne peut effacer les cicatrices d'hier ou nous épargner celles qui sont à venir, l'utopie ne peut abolir le passé ou arrêter le devenir. Elle n'est ni l'orgasme cosmique, ni l'apocalypse de l'Un, mais plutôt l'eau qui coule, passe mais demeure toujours là, dont la connaissance à peine soupçonnée nous ouvre à l'expérience de ces mondes infinis qui constituent une vie.

Que peut-on donc réclamer? Tout. En n'attendant rien. Et ce désir de tout changer, qui est si peu, au fond, donne à l'anarchisme moderne la dureté plus souple convenant à une vision utopique qui comprend que tout le monde va désertter, comme le dissident roumain dans le livre d'Updike, aussitôt que ses chemises propres vont revenir de la buanderie. En effet, le monde officiel n'admet pas de compromis. Rester vivant implique un parti-pris ferme contre le contrôle et contre la méthode. A ceux qui réclament cette utopie incombe le besoin de la vivre, mais ce n'est pas toujours facile pour eux et pour tous ceux qui la désirent sans la réclamer. Nous sommes obligés par la force des choses, qui l'exige de nous, de nous offrir le soutien réciproque, de constituer malgré que ce soit long et pénible, une communauté anarchiste agissante, pour elle-même et contre le pouvoir, capable d'attirer, frapper, piquer, attaquer,

séduire et encourager tous ceux et toutes celles qui ont la fortune douteuse d'habiter ce monde. Cette pratique du soutien ressortit elle aussi à l'Eros, à cette part de l'énergie humaine, historiquement assumée par les femmes, qui veille à nourrir la capacité de tous les enfants, petits et grands, de prendre des risques et de transformer leur monde, pendant ces longs intervalles qui rôdent et s'intercalent entre les moments de rébellion. Certains, craignant de tomber de nouveau dans le piège de la transcendance et de rater la vie au nom d'une utopie illusoire, peuvent considérer cette pratique comme une nouvelle forme de militantisme. Mais cette crainte n'est justifiée qu'en autant que nous mesurons la récompense, le temps et le réel, à l'horloge de la société dominante et à la panique de l'ordre psychique. Paradoxalement peut-être, l'utopie qui se laisse reconnaître à travers la vie qui passe, revêt un caractère à la fois plus extrême et plus flexible, une sorte d'intensité douce qui s'ouvre, comme le disait Yeats dans un autre chapitre de l'Histoire, à la possibilité que

"Now and in time to come, wherever green is worn,  
all's changed, changed utterly, a terrible beauty is born."

"Maintenant, et pour le temps à venir, partout où le vert  
est porté,  
Tout est changé, changé absolument, une beauté terrible  
est née."